

Yu-Tsien, 22 août 1936.

Cher Henri,

Me voici sur le chemin du retour, mais hélas ! il m'est un chemin de croix désormais. A mesure que je m'approche de Shanghai, je suis gagné par la certitude que ce retour ne peut conduire qu'au désastre.

Tu le sais, cette mission dans les monts Qinling fut pour moi une aubaine. Ceux qui ont tué Albert - J'en suis persuadé - savent certainement que je fus son confident à son retour à Shanghai, avant qu'il n'embarque sur ce bateau qui devint son tombeau. Et, étant donné la détermination qu'ils ont eu à le faire périr, ses assassins ne m'auront pas oublié aussi facilement. N'eut été l'ordre de notre supérieur provincial, je serais resté dans mes montagnes occidentales, car il me semble que j'aurais eu moins à y craindre, malgré la menace des bandits bolchéviques.

Face au danger qui m'attendait, j'ai pris peur. Je sais ce que tu m'aurais dit, mon ami le plus sage : « La foi en Notre Seigneur doit être notre unique bouclier. » Mais j'ai eu la faiblesse d'accepter, de la part d'un vieil homme de ma connaissance, un objet pour me défendre. Tu me connais, je serais bien incapable d'utiliser une arme. Mais cet objet, un simple miroir à l'allure bien inoffensive, possède un pouvoir de destruction supérieur au plus puissant des fusils.

Que n'ai-je été assez courageux pour refuser cette sorcellerie chinoise ! Car hier, près de Wuxi, j'ai causé la mort d'un homme. Un pauvre bougre qui en voulait à mon argent, et dont l'air menaçant m'a fait paniquer. J'ai causé sa mort, et quelle mort ! Jamais je ne pourrai oublier cette vision d'horreur, moi qui ait pourtant vu tant d'hommes agoniser sous mes yeux.

Je sais ce que je devrais faire : il faudrait que je trouve la force de me débarrasser de cet objet maudit. Mais malgré moi, je ne parviens pas à m'y résoudre. Je sais ce que tu dois penser, mon cher Henri ; tu dois te dire que je suis devenu fou, après plus de trois ans passés loin de la civilisation. Mais lorsque je serai revenu à St Panteleon, je pourrai te raconter toute cette histoire, et tu pourras juger de mon état mental.

J'espère être à Shanghai dans une semaine, mais tu sais comme les voyages sont hasardeux en Chine ! Le jeune homme à qui je remets cette lettre me paraît vif et astucieux ; il sera sûrement arrivé bien avant moi.

A très bientôt, mon bien cher Henri, en priant le Ciel que nous pourrions nous réjouir de nos retrouvailles.

Le Seigneur soit avec toi.

Ton frère,

Émile de Briac